

# CONTE DE NOËL



Au temps du moyen-âge, où beaucoup d'hommes étaient cruels et sanguinaires par ignorance, où la loi du plus fort primait tout, la foi en Jésus-Christ, le Sauveur du monde, était grande ! Les villes lui élevaient des églises ; les artistes surgissaient de tous côtés pour édifier ces merveilles d'architecture que nous admirons encore, œuvres d'art pur, œuvres de la foi vive, accomplies avec le temps et que le temps respecte.

A cette époque sombre et pourtant lumineuse, en l'an 1219, il se passa ceci, dit la légende ;

Le soir de Noël, après avoir fêté, dans le céleste séjour, le divin anniversaire avec toute la pompe que comporte le ciel, Dieu le Père, le Saint-Esprit et tous les saints du paradis allèrent prendre du repos. La Vierge Marie, suivie des anges, archanges et dessaintes s'étant aussi retirée, Jésus resta seul, souriant, heureux ; il ouvrit une fenêtre du ciel et regarda la terre.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la France.

Le sourire disparut de ses lèvres divines et des larmes remplirent ses yeux. Il s'élança dans l'atmosphère et arriva dans un bouge infect, où deux trands, homme et femme, rouaient de coups un malheureux enfant de sept ans, qui leur demandait grâce et pitié.

Son corps n'était qu'une plaie entretenue et avivée chaque jour par ces misérables dans le but d'exciter la générosité des passants, car le pauvre mendiait au profit de ces gueux.

— Ah ! tu t'endors dans un coin d'église et tu oses, un soir de Noël, revenir les mains vides !... Tiens ! tiens ! voilà qui va t'éveiller !

Et les coups de poings, les coups de pieds, pleuvaient drus comme grêle sur le petit martyr qui, arrivé au paroxysme de la terreur et de la souffrance, appelait Jésus à son secours.

— Il a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de toi, graine de Satan ! ricanait les monstres en frappant toujours.

A ce moment, une lumière soudaine illumina le bouge, l'enfant se redressa, et, bravant la fureur de ses bourreaux, s'écria :

— Il m'a entendu, puisque je ne sens plus vos coups !... Merci, bon Noël, merci !

Son petit visage devint radieux, un grand cri s'échappa de ses lèvres meurtries, et son corps, d'où le sang ruisselait, retomba sans mouvement... Jésus avait recueilli sa petite âme et l'emportait aux cieux !...

Mais voilà qu'arrivé au paradis, saint Pierre barra respectueusement la porte à Jésus.

— Maître, dit-il, cette âme ne peut entrer ici. Dieu, votre Père, en créant le monde dans un ordre parfait, a donné à chaque créature un numéro de vie, vous le savez mieux que moi. La petite âme que votre charité amène n'a passé que sept années sur la terre

et le numéro 56 qu'elle porte l'oblige à y rester quarante-neuf ans encore.

Jésus, fils obéissant, devint pensif, lorsque des gémissements, et son nom prononcé avec ferveur, le tirèrent de sa méditation. Pour la seconde fois, il abaissa son divin regard sur la France !... un doux sourire éclaira sa face auguste. Puis, réveillant la petite âme qui reposait sur son cœur, il lui dit :

— Pour la coupe de misère que tu as bue jusqu'à la lie, et dont tu garderas souvenance, mon Père te fait conducteur de peuples : tu seras roi !... Tu pourras veiller sur les petits, défendre les faibles, et, humble toi-même, tu aimeras et protégeras les humbles, si tu veux me retrouver dans le ciel, où tout est joie et délice, mais où nul n'arrive, sans avoir sur la terre souffert le mal avec patience et fait le bien avec persévérance. Ne tremble plus, petite âme. Accomplis ton devoir, crois toujours en moi, qui n'abandonne jamais ceux qui me servent comme je dois être servi.

Et Jésus redescendit sur la terre : il s'arrêta devant le palais du roi de France.

Tout était en rumeur : peuples, gardes, valets, pages, seigneurs et nobles dames, pleuraient à sanglots, déchiraient leurs vêtements, criant : " Malheur ! malheur ! le Dauphin est mort ! "

Jésus passa au milieu d'eux et arriva dans la chambre où gisait, sur un lit de parade, un bel enfant de sept ans.

La reine Blanche, sa vaillante mère, tenait ses petites mains encore chaudes dans les siennes, se refusant à croire à son malheur, malgré les assertions des savants, des médecins, des empiriques appelés à son chevet, qui tous avaient espéré le sauver et qui, maintenant, avouaient leur impuissance.

— Non ! non ! je ne vous crois pas, gémissait la reine, c'est impossible !... Marie ! Mère de Dieu : vous donc le cœur maternel a tant souffert, intercédez pour moi !... Jésus, qui pouvez tout, rendez-moi mon fils ! Je lui apprendrai à vous aimer, à vous servir, à être juste et bon, à faire le bonheur du peuple !... Si vous ne m'exaucez pas, que dirai-je à mon époux qui guerroyait contre vos ennemis ? Jésus ! Marie ! rendez-moi mon enfant, et je vous jure d'élever à Dieu une sainte chapelle qui sera une des merveilles du monde !... La vie pour mon fils ! Pitié, pitié pour moi !

Et la reine, se prosternant, baisa la terre avec ferveur ; les assistants firent de même.

Pendant que tous les fronts étaient courbés, Jésus prit la petite âme, la posa sur les lèvres entr'ouvertes du Dauphin, dont le cœur se remit à battre ; Jésus toucha ses yeux fermés qui se rouvrirent ; Jésus bénit l'enfant royal et remonta au ciel.

La reine, en se relevant, vit son fils qui souriait, en lui tendant ses petits bras.

Par toute la France on cria : " Miracle ! Noël ! Noël ! Gloire à Jésus ! Gloire à Marie ! "

Cinq ans après, le Dauphin succédait à son père, devenait roi de France, tenait toutes les promesses de sa mère, gouvernait paternellement son peuple, se rendait célèbre et mourait saintement dans la cinquante-sixième année de son âge, sous le nom de Louis le IX<sup>me</sup>.

H. LAFONTAINE.

## NOËL

Et pour l'échauffer dans sa crèche  
L'âne et le bœuf soufflent dessus.  
TH. GAUTHIER.

Le divin Enfant vient de naître  
Et les anges au vol d'azur  
Autour du berceau de leur maître  
Entonnent un chant doux et pur.

Tout est muet dans la nature  
Le vent retient son souffle amer  
Les ruisseaux taisent leur murmure :  
C'est une calme nuit d'hiver.

Mais dans le silence et l'espace  
Semblent bruire les rameaux,  
Frémissement d'ailes qui passe  
Doux murmure d'un vol d'oiseaux !

C'est un essaim de jeunes anges,  
Une troupe de chérubins ;  
Ce sont les célestes phalanges  
Qui modulent des sons divins.

Leur chant est sublime de gloire :  
Refrain joyeux qui dans la nuit  
Annonce aux hommes la victoire  
Que leur apporte Jésus-Christ.

Au coin du bois la troupe blanche  
Entre dans un pauvre taudis  
Ouvrant au froid, à l'avalanche  
Bordé de givre et de glacis.

Sur de la paille jaune et sèche  
Repose un tout petit Enfant ;  
Il nous tend les bras dans sa crèche :  
Oh ! qu'il est beau, qu'il est charmant !

Jésus, cet enfant adorable,  
Malgré la rigueur de l'hiver  
N'a trouvé qu'une pauvre étable,  
Lui qui régnait au ciel hier.

Pour se couvrir, vertu divine,  
Il a de minces langes blancs ;  
La neige froide est son hermine  
L'âne et le bœuf ses courtisans.

Après de Lui sa bonne Mère  
Tressaille de joie et d'amour :  
Un doux parfum plein de mystère  
Embaume ce divin séjour.

Saint-Joseph offre ses hommages  
Au bon Jésus son fils et roi ;  
Et les bergers et les vieux mages  
Courbent leur front, rempli de foi.

Le divin Enfant vient de naître :  
Et les anges au vol d'azur  
Autour du berceau de leur maître  
Entonnent un chant doux et pur.

*J. Archambault*

## ERRATA

Dans la petite poésie toute gracieuse de notre cher collaborateur, M. le Dr G.-F. Tassé, numéro 711 du 18 décembre, page 534, dernière strophe, troisième vers, il faut lire :

*La tendre rosée a ses larmes*

Nos lecteurs auront constaté que c'était une erreur typographique ou plutôt une erreur du correcteur... pauvre moi !...